

Pour le théâtre Maria Cristina Mastrangeli a traduit :

- *Vie (Vita, 2009)* de Angelo Longoni, avec Sylvia Bagli.

Pièce traduite à l'initiative et avec le soutien de la Maison Antoine Vitez, Centre International de la traduction théâtrale, à Paris, en 2014.

En Italie la pièce est publiée chez Iacobelli Editore, 2012.

Elle a été créée au Teatro Piccolo de Milan dans une mise en scène de l'auteur.

- *Babel (Babele, 2005)* de Letizia Russo, en collaboration avec l'auteure Sabine Mallet.

Sélectionnée dans le cadre du programme "Face à Face", la pièce a été lue, notamment, en 2010 au Théâtre du Rond-Point, Paris, dans une mise en lecture de Jacques Osinski, en 2011 au Théâtre de la Ville, Paris, dans une mise en espace de Gérard Watkins et en 2015 à Théâtre Ouvert, Centre National des Dramaturgies Contemporaines, Paris, dans une mise en espace de Mathieu Montanier et Isabelle Mouchard.

En Italie la pièce est publiée chez Ubulibri, 2007.

Fruit d'une commande de Mario Martone, alors directeur du Théâtre National de Rome, pour le *Projet Petrolio*, commémoration, à 30 ans de la mort, de Pier Paolo Pasolini, la pièce a été créée dans une mise en scène de Paolo Zuccari au Teatro dei Rinnovati de Napoli.

- *Le mari de mon fils (Il marito di mio figlio, 2012)* de Daniele Falleri.

La pièce est publiée en Italie chez Casa Editrice Titivillus - Lo Spirito del Teatro, 2012, préface de Luigi de Filippo.

Elle a été créée en 2013 dans une mise en scène de l'auteur au Teatro Parioli de Rome. Le spectacle a été un des grands succès public en Italie de l'année.

- *Mon papa Éléonore (Mio papà Eleonora, 2004)* de Duska Bisconti.

Acte unique sur le transgenre, à partir d'un témoignage, la pièce préfigure un roman en cours d'écriture.

VIE

- texte disponible sur demande -

Personnages : la fille, la mère, le père.

Après un accident de voiture, une jeune fille de dix-sept ans tombe dans le coma. Elle est dans un état végétatif. Quinze ans se sont écoulés.

Les voix intérieures de la jeune femme, de sa mère et de son père s'alternent. Chacun a sa vérité, chacun a ses droits, chacun reçoit les insultes du temps et du monde.

Le texte raconte le drame indicible de la mort cérébrale et confronte la question sociétale de l'euthanasie. L'auteur n'y porte aucun jugement, il ouvre avec respect à la réflexion.

Est-on égoïste si l'on veut continuer à veiller un proche avec espoir ? Est-ce de l'acharnement ? Ne vaudrait-il pas mieux se résigner à laisser l'autre partir ? N'y a-t-il qu'une seule réponse qui vaille ?

Franco Cordelli, critique italien de renom, a écrit sur le quotidien Corriere della Sera : « *Imprégné de la vocation italienne au sentiment, VIE n'est pas sentimental. J'ose dire que VIE est un de nos meilleurs textes des dernières années. Longoni ne s'est pas limité à mettre en scène le drame d'une vie végétative. Il fait beaucoup plus. Dans le drame il y a un conflit : entre le père, disponible à faire cesser cette torture, et la mère qu'à son tant aimé mari doit opposer sa foi, à ceux, elle dit, qui comme toi croient que l'espoir est l'essence de l'horreur* ».

Extrait

FILLE

Qu'est-ce que j'ai donc raté ?

Dans ce laps de temps que je ne sais pas mesurer et que vous appelez quinze ans, moi qu'est-ce que j'ai donc vraiment raté ?

J'ai raté votre façon d'être parents... votre amour... votre douce manière de vieillir, vos baisers.

J'ai raté le café du matin et la polenta et le rôti et la petite friture...

J'ai raté tous les noëls... les dimanches... les balades à la campagne.

J'ai raté les martiens, les invasions des extra-terrestres et mille nouvelles guerres.

J'ai raté la vie.

J'ai raté l'amour et le sexe que je n'ai pratiquement jamais connu parce que je suis tombée dans l'obscurité comme une vierge, sacrifiée à un dieu qui n'avait que faire de ma virginité.

J'ai raté les mots de haine qu'on a écrit à mon père parce qu'il me veut morte.

J'ai raté les mots de haine qu'on a écrit à ma mère parce qu'elle me veut vivante.

J'ai raté la façon dont les gens meurtrissent et s'immiscent dans notre vie.

J'ai raté le cran qu'ont les gens de juger les autres sans être les autres.

J'ai raté le silence des gens... mais ça ils l'ont tous raté parce qu'ils n'ont pas trouvé la force de se taire.

J'ai raté des millions d'émissions à la télévision et la marche du monde, aujourd'hui capable de tous nous divertir mais incapable de me ramener à la vie, moi.

J'ai raté Dieu parce que pour connaître Dieu il faut être complètement mort et moi je ne le suis pas assez.

J'ai raté la dignité dont ont fait preuve mes parents et leur douleur que je ne peux qu'imaginer mais que je ne peux pas voir.

J'ai raté les livres que je devrais et que je relisais.

J'ai raté des millions de nouvelles histoires.

Et les chansons, et ça, ça me fait vraiment mal... Va savoir combien de chansons j'ai raté, tant de musique, tant de paroles.

J'ai raté mon amour et personne ne peut me dire s'il est mort avec moi ou s'il est vivant avec moi.
Personne ne peut me dire si son âme s'est trompée et s'est confondue avec son corps... comme la mienne.

J'espère qu'il est vivant et heureux, qu'il a aimé encore.
J'espère qu'il est vivant... ou alors mort, j'espère qu'il n'est pas comme moi.
J'espère qu'il ne vieillit pas dans un lit à la recherche de l'âme et qu'il peut rire et aimer...
J'espère qu'il est homme et qu'il sait ce que veut dire en être un.
J'espère qu'il est père et qu'il sait ce que veut dire en être un.
J'espère qu'il vieillit avec la conscience de le faire.

J'espère qu'il sait réagir à la douleur.
Voilà... c'est surtout ça, le vrai secret que personne n'arrive à comprendre.
Réagir à la douleur. Le secret, ce n'est que ça.
Réagir à la douleur.
Et moi je ne sais pas le faire... moi je ne sais pas réagir à la douleur. Pour personne.
Moi qui de la douleur de tout le monde en suis la cause.

PÈRE

Si tu ne veux pas que je fasse ce qu'il faut faire alors prouve-moi que c'est vraiment un délit.
Prouve-moi qu'une flamme vitale souffle encore en elle... même petite, imperceptible.
Donne-moi un signe de ton existence.
Ouvre le tombeau, celui que certains appellent la vie mais qui pour moi n'est qu'une farce, d'ailleurs tu l'as déjà fait pour d'autres... Tu l'as fait pour eux... pourquoi pas pour moi ?
Pourquoi pas pour elle ?
Tes prêtres gagnent leur pain depuis deux mille ans avec tes miracles.
Tu ouvres les tombeaux... tu ressuscites les cadavres... tu transformes la puanteur en parfum.
Toi qui peux... si tu peux vraiment... fais-le.
Délivre-la ne serait-ce qu'une minute et montre-moi si t'es vraiment ce que tu prétends.
Laisse-moi croire, moi aussi, à tes miracles.
Je ne demande rien d'autre qu'un miracle depuis quinze ans.
En quinze ans le monde change, un enfant naît, grandit et devient un adulte.
En quinze ans les gens naissent... vivent... meurent...
Elle, non, elle ne peut plus renaître, elle ne peut plus vivre et à ce qu'il paraît elle ne peut même pas mourir.
Elle est toujours là, absente.
Une absence constante, chaque jour, tous les jours... non pas ceux de ton éternité bien sûr... mais ceux de mes quinze ans...
Ceci est le temps de mon éternité.
Mais maintenant ça suffit, le temps est venu de me montrer ta pitié. Ta miséricorde.
Fais-moi la charité d'une minute. Prouve-moi que j'ai tort.
Une minute d'espoir, de vie, en échange de toute ton éternité...
Un mot, un son de sa voix.
En fait non, moins que ça, bien moins, un sourire long comme un battement de cils... un seul regard vif... et je serai convaincu que j'ai tort.
Je m'arrêterai et je ne ferai pas ce que je dois faire.
Je me convaincrai que ce n'est pas vrai que l'âme de mon enfant est partie en oubliant ici son corps.
Je ne te demande pas de me la rendre, je ne te demande pas qu'elle redevienne comme avant.
Je te demande seulement de me faire comprendre que j'ai tort et qu'il y a encore une lumière en elle, tu devrais le faire... si j'étais toi, je le ferais.
Tu ne souhaites pas te faire battre sur ton propre terrain ?
Tu veux me dire que je suis plus magnanime que toi ?
Tu prétends enseigner à travers la douleur... mais quand elle est insupportable, la douleur, elle ne peut qu'enseigner la haine.

La haine.

Quel mot affreux, hein ?

Un blasphème.

La haine, oh mon dieu... presque la haine pour Dieu.

Mais en vérité la haine est un sentiment qui n'a pas besoin d'objet.

On peut haïr indépendamment de qui... de quoi... de comment...

Moi, je hais l'injustice parce que pour moi tout est injustice : l'air qui m'entoure, les saisons, la mer, les odeurs et la nourriture.

Je hais tout ce que ma fille ne peut ni haïr ni aimer.

Je hais les fenêtres et tout ce qui est derrière les fenêtres, je hais le concept même de fenêtre, le ici et le au-delà.

Voilà ce que tu as fait de moi : un pécheur qui méprise ta création.

Ma fille... mon enfant... c'est ta création, non ?

Et alors prouve-le.

Quelle sorte de père es-tu.

Fais-la vivre ou fais-la mourir.

Fais quelque chose de définitif.

Ne joue pas avec la vie et la mort, décide-toi.

Pas comme ça, pas ni vivante, ni morte.

Comme ça c'est cruel, c'est un jeu que personne ne veut jouer avec toi.

Trop grand est l'écart entre nos forces.

Toi, tu es éternel, tu es puissant et infini, tes jeux sont trop longs et trop durs pour nous.

Toi qui détiens la mesure de l'éternité, tu ne peux pas plaisanter avec nos miettes de vie.

MÈRE

Je préfère t'apporter des fleurs ici, devant ton lit... plutôt que les apporter sur une tombe au cimetière... peu m'importe d'être égoïste.

C'est plus fort que moi de te savoir en vie. Même comme tu es, mais vivante.

Voir ta main qui bouge par petites secousses involontaires, voir ton visage qui change d'expression même si ce n'est pas toi qui le commande, sentir ta respiration, voir les battements rapides de tes paupières que tu ne décides pas.

Peu m'importe, quand je t'avais à l'intérieur de moi tu bougeais aussi sans le savoir.

Je t'ai porté en moi et je savais que tu étais vivante même si je ne te connaissais pas encore, même si je ne savais pas que tu allais être.

Pour moi maintenant tes mouvements sont comme ça, la présence de quelque chose en devenir et que je ne sais pas encore.

Comme quand tu étais dans mon ventre.

Toi, pour moi, tu es toujours en train de naître.

C'est peut-être de l'égoïsme, une illusion comme dit ton père ? Je n'en sais rien.

BABEL

- l'Arche éditeur est agent de ce texte -

Personnages : Phalène, un homme de 35 – 40 ans ; P'titebouche, une femme de 25 – 30 ans. Il lui manque un bras.

Un futur indéfini. Une oppressante métropole mal grossie et chaotique. Dans cette société discriminatoire, un organisme légiférant unique met à la marge les estropiés, les « Inférieurs » enfermés dans leur « quadrant ».

Phalène, un homme d'environ trente-cinq ans, vit au 538^{ème} étage de *Babel*, l'immeuble le plus haut, dans les beaux quadrants. Il a acheté une danseuse manchote de vingt-cinq ans, nommée P'titebouche. Ils se débattent dans ce monde où l'ultralibéralisme a gagné depuis longtemps, où toute relation humaine est monnayable et le sentiment d'amour se traduit uniquement dans le désir d'acheter l'autre.

Car Babel est avant tout une histoire d'amour. Un amour impossible, que l'on ne sait même plus nommer. Dans ce monde où la politique et sa capacité à administrer l'utilité publique ont définitivement disparu, la mort dans le paradis artificiel est la seule possibilité pour aimer, et demeurer libre.

Extrait

P'titebouche

C'est où le 22/G.

Phalène se lève et la conduit à la fenêtre.

Phalène

Là-bas tu vois. Ces maisons au milieu des immeubles.

P'titebouche

Tout ça. Ils sont combien on est combien là-bas.

Phalène

Deux millions et demi.

P'titebouche

Pourquoi ces maisons. Tu vois là à droite. Ces maisons qui gagnent sur les routes du quadrant d'à côté. C'est un autre endroit pour les Inférieurs ça.

Phalène

Non c'est un quadrant supérieur. Mais certains Inférieurs essaient d'entrer dans le quadrant d'à côté. Et ils construisent des maisons sur les rues qui marquent la frontière et même au-delà. Que des maisons en papier. Quand ils les découvrent ils arrivent la nuit et mettent le feu à tout. Avec les Inférieurs dedans. Pendant un mois rien ne bouge puis arrivent d'autres Inférieurs qui tentent le coup à leur tour.

P'titebouche

Des rebelles.

Phalène

Non. Ils sont à l'étroit et c'est tout.

P'titebouche

Ça veut dire que je dois vivre avec d'autres.

Phalène

Non. J'ai fait les choses comme il faut je t'ai mise dans le livre des propriétés tu peux vivre avec personne. Avec moi non plus c'est clair. (*Un temps*) Mais tu comprends d'ici moi c'est comme si je pouvais te voir. Je me mets à la fenêtre tous les soirs et c'est comme si je te regarde d'accord.

P'titebouche

Mais moi. Je peux pas te voir.

Phalène

Mais si. Tu sais à quel étage on est.

P'titebouche

Non.

Phalène

Au cinq trois huit. Cet immeuble tu le reconnais parce que c'est le Babel. C'est le premier qu'ils ont construit et c'est toujours le plus haut de tous. Suffit que tu te tournes du bon côté. Moi la nuit. J'allume une lumière verte à la fenêtre. Comme ça tu me vois d'accord.

P'titebouche

Oui.

Phalène

Une lumière verte.

P'titebouche

Oui.

Phalène

Et tu sais que je te regarde.

P'titebouche

Oui.

Phalène

Et puis parfois si tu veux. Tu te couvres et personne s'en aperçoit. Et tu viens ici et on reste ensemble moi et toi ici.

P'titebouche

Oui. Ça prend longtemps pour arriver jusque là-bas.

Phalène

Un peu.

P'titebouche

Si au moins on avait un vaisseau. Un petit vaisseau. Pas pour toujours. Juste pour s'en aller pendant quelque temps. Pour résister.

LE MARI DE MON FILS

- texte disponible sur demande -

Personnages : George, futur époux ; Michael, futur époux ; Amalia, mère de Michael ; Agostino, père de Michael ; Meri, mère de George ; Ignazio, père de George ; Lory, serveuse, ex étudiante en psychologie, actrice débutante.

C'est une comédie des erreurs moderne qui aborde avec humour et finesse un thème d'actualité : le mariage gay.

C'est une histoire vive et colorée, parfois résolument comique, qui se nourrit de la psychologie des personnages et parcourt avec désinvolture et légèreté les intrigues familiales.

C'est un spectacle choral où tous les personnages, gays ou pas, sont obligés de faire face à un inattendu renversement de perspective.

Extrait

IGNAZIO

(il dévisage les deux garçons) Alors, qui va déballer le premier ?

George et Michael échangent un regard complice et parlent en même temps...

GEORGE / MICHAEL

Nous nous marions.

À cette nouvelle révélation, Amalia étouffe un cri avec sa main. Meri fait le signe de croix. Agostino s'évente avec un éventail trouvé sur le guéridon sans se rendre compte qu'un homme nu y est dessiné. Après un moment de désarroi, tous se tournent vers Ignazio, comme un seul « homme », craignant sa réaction.

L'expression d'Ignazio est impénétrable. Un silence irréel plombe la pièce. Un ange passe.

Lentement, Ignazio se met debout et fait un pas vers George.

Le garçon se raidit. Mais, contre toute attente, Ignazio se fend d'un grand sourire ému et ouvre ses bras pour y accueillir son fils.

IGNAZIO

Viens ici, mon garçon. Embrasse ton père.

George échange un regard perplexe avec Michael. Puis, méfiant, s'approche de son père.

IGNAZIO

Des surprises de cet ordre, t'as le droit de m'en faire une par jour.

Ignazio attire à lui le jeune homme et le serre fort dans ses bras.

IGNAZIO

Félicitations à notre Giorgino.

(à Michael) Et félicitations aussi à notre Michael !

Michael et les autres parents observent la scène, médusés.

Ignazio se mouche le nez, humide d'émotion. Puis s'adresse à son fils, d'un air complice.

IGNAZIO

Et où se cachent les autres ?

GEORGE

(perplexe) Quels autres ?

IGNAZIO

(il rit) Comment ça quelles autres ? Les épouses !

Meri se prends la tête entre les mains. George déglutit.

GEORGE

Papa, ce n'est pas si simple...

IGNAZIO

Mais qu'est-ce qu'il y a de plus simple ?

Moi-même, gamin, je me disais toujours : « Ignazio, comment tu vas faire pour trouver la femme de ta vie ? Une qui sache rester à sa place sans te déranger, une qui ne se fâche pas si tu ne l'écoutes pas, une qui te lave comme il faut tes fringues qui empestent le cochon mort et surtout une qui ne remarque même pas que tu regardes les fesses des jolies filles ? ». Cela me paraissait impossible, mais si, me voilà marié en vrai et pour le meilleur avec cette chimère depuis quelques siècles !

GEORGE

Papa, les temps ont changé.

IGNAZIO

Mon enfant, les cochons peuvent aussi se mettre à voler, mais il y a des vérités qui ne changeront jamais ! *(Avec emphase)* Les femelles nous tiennent par les couil...

MERI

Monsieur Cavicchi !

Au même moment Amalia lui assène discrètement un coup de pied dans le tibia.

IGNAZIO

OK, OK, vous m'avez compris. Alors, tu veux bien me dire où elle est cachée ?

GEORGE

(presque en bégayant) Il y a une chose que je dois t'expliquer.

IGNAZIO

(perdant patience) Giorgino, qu'est-ce qu'elle a qui cloche, ta femme ?! Elle n'a pas un rond ? J'en ai assez pour deux.

GEORGE

Non, non, il ne s'agit pas de cela...

IGNAZIO

Elle est mineure ? On lui fait des faux papiers, je connais des gens haut placés.

GEORGE

Non, non, nous avons le même âge...

IGNAZIO

Elle est enceinte ? On couvre le ventre avec quelques voiles et après on dit que le petiot est né prématuré.

GEORGE

Non, non, il n'y a pas de bébé en route.

MERI

(méprisante) Tout au plus une grossesse hystérique.

IGNAZIO

Alors quoi ? Si elle n'est pas pauvre, mineure ou enceinte, quel autre défaut peut bien avoir cette bonne femme ?

GEORGE

Papa, c'est que... *(Il regarde Michael et ensuite sa mère)* Je n'y arrive pas...

MICHAEL

(volant à son secours) Monsieur Cavicchi, il y a eu mille révolutions culturelles depuis votre propre mariage. Le monde moderne a ouvert la route à des unions nouvelles...

Le père de George, comme si tout à coup il avait compris, s'affaisse sur le canapé et lance autour de lui des regards effarés.

IGNAZIO

(avec un fil de voix) Non, pas ce coup là. Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter d'être poignardé dans le dos par mon propre fils ?

GEORGE

Papa, je...

IGNAZIO

N'en rajoute pas, j'ai tout compris. C'est une négresse !

Meri lève les yeux au ciel.

MERI

Non, Monsieur Cavicchi, sa peau est blanche.

Ignazio est soulagé.

IGNAZIO

Mais bordel alors, elle a quoi ?!

GEORGE

(dans seul trait) Papa, je me marie avec Michael.